

Escalier pour le transfert

Rêve :

« Je suis retourné vivre avec Marie Christine, mon ex-femme. Et de surcroît, chez ses parents, dans leur ferme, là-haut perdue dans les montagnes du Jura. Là où je n'avais jamais habité, sauf pour quelques semaines. A moins qu'on ne soit là que pour un week-end, justement, je ne sais pas bien. Je sais qu'on est là dans cette ferme connue, pourtant rien de ce que je pourrais décrire ne correspond à mon souvenir conscient de la ferme des parents de Marie-Christine. Je suis donc plutôt dans « l'autre appartement », le lieu de l'inconscient, ce lieu où j'habite sans savoir que j'y habite. Je n'arrive pas à décrire ce lieu encombré de vieilleries sales et délabrées. Il y a des choses c'est tout ce que je peux dire. Sur le moment, ça ne m'étonne pas du tout, c'est comme ça, je connais ce lieu. C'est à présent que je le décris et que je me rends compte que, pour une bonne partie, je ne peux pas le décrire que je le ressens comme étranger.

A ce qu'il me semble, Marie Christine va dormir en bas et moi en haut, pour bénéficier du chauffage, car le gros poêle est en bas mais il va chauffer la pièce du dessus, évidemment. Je monte pour aller voir, par un escalier de bois blanc que je me remémore assez précisément. Je veux dire par là que je vois précisément la matière dont il est fait et sa couleur, mais je suis incapable de vous dire si c'est un escalier à vis ou s'il monte tout droit. Quand j'essaye de préciser ma pensée, lorsque je me pose la question en ces termes, lorsque je pense escalier à vis, en un clin d'œil, je vois un escalier à vis, et lorsque je pense escalier droit, je vois aussitôt un escalier droit. Le premier me fait penser à un escalier en fonte dans une maison de villégiature où j'ai passé quelques temps en famille, dans la campagne romaine. Le second me fait penser à l'escalier de la maison de ma fille dans le Jura, qui vient d'être détruit, pour quelques travaux d'agrandissement. Quand je dis famille... pour l'escalier romain, il s'agit de celle de ma fille. Donc, les deux escaliers renvoient aussi à ma fille, de même que la situation de la ferme, dans le Jura.

En même temps, on m'annonce que Titouan, mon plus grand petit fils, est tombé à l'eau, ou dans les chiottes, et il faut le sécher devant le poêle.

Me voilà en ville, à Paris ou en banlieue, pour mon premier jour de boulot. Je viens de prendre un emploi de cadre dans une petite entreprise, et je me mets au courant du job. Le patron, sympa et discret, costume gris, cheveux blancs et rare, m'explique gentiment. Je note sur un cahier grand format que j'ouvre sur la fin car, sur le début, je crois que j'ai déjà déposé quelques notes. Lundi, 17h, passer chez le charcutier. C'est pour y faire des commandes. Il y a aussi d'autres consignes. Je me rappelle parfaitement les avoir notées, je me revois le faire, mais je ne me souviens plus.

Je pars donc en mission en ville avec ma voiture. Tranquillement installé au volant, je réfléchis : mais, et les analysants, quand vais-je les voir ? Ce nouveau travail à plein temps m'en laissera-t-il la place ? Le soir en rentrant, bien sûr. En les répartissant tous les soirs, jusqu'à éventuellement tard, je peux y arriver. Mais je ne verrai donc ma femme que très tard. En effet, puisque je vis à nouveau avec Marie-Christine.

Tout cela est bien ennuyeux. Comment ai-je pu accepter ce job sans penser aux analysants ? En plus, dans cette entreprise, je gagne un peu moins qu'à l'hôpital, pas beaucoup moins, mais quand même. D'abord je pense que c'est une catastrophe, ça me fait moitié moins. Ah mais non, puisque je garderai les analysants chez moi, je les verrai en plus de mon travail, le soir. Ça me fera un complément de revenu, peut-être pas autant que ce que je gagnai avant, mais pas loin. Mais enfin, quelle bêtise d'avoir quitté l'hôpital ! Un job

que j'aime, bien payé, largué pour ce boulot que je ne connais pas, que je n'aime pas spécialement, où je suis moins bien payé, et où l'emploi n'est pas garanti, contrairement à l'hôpital où je suis fonctionnaire. Je suis tout d'un coup très angoissé. Je me sens prêt à faire appel au Dr G, un ancien médecin chef, pour qu'il me prévienne, dès qu'il aura un poste de libre, que je retourne dans un hôpital... que je me remette dans cet abri que j'ai si imprudemment quitté ».

L'angoisse est si forte que je me réveille.

Si Freud avait posé comme théorème qu'un rêve est la réalisation d'un désir, je viens de fournir le contre-exemple. Aucune réalisation de désir là dedans. Au contraire, je remets en scène des moments pénibles de ma vie. Pas de principe de plaisir en vue. Certes, le père de la psychanalyse a corrigé le tir par la suite, après son invention de la pulsion de mort. Mais n'anticipons pas.

C'est au moment de mon divorce que j'ai trouvé un boulot à plein temps en Lorraine, soit à 250kms de Besançon où vivaient mon ex-épouse et ma fille. J'avais proposé la garde conjointe, elle n'en avait pas voulu. Je lui avais proposé de venir en Lorraine car, infirmière, elle pouvait trouver emploi partout, contrairement aux psychologues qui, eux, ne cessent de ramer. Mais elle n'avait pas voulu. Ça m'aurait facilité la vie, mais au fond, c'est logique, nous étions divorcé, la femme n'a plus à suivre son mari. J'ai donc du faire les allers et retours, 250kms, toutes les semaines, pour voir ma fille, car je devais la garder tous les WE. J'ai donc dû payer deux appartements, deux voitures, et l'abonnement de train entre les deux pendant huit ans. La traversée des Vosges, en hiver et en voiture, trop dangereux. Temps passé en voiture, temps perdu. J'avais une thèse à écrire : je l'ai écrite presque en totalité dans le train.

Et pendant huit ans, j'ai cherché du travail à Besançon ou environs. Quand j'ai trouvé, je n'ai pas hésité à quitter l'hôpital où je bénéficiais pourtant du statut de fonctionnaire. J'avais $\frac{3}{4}$ de temps dans une institution, $\frac{1}{4}$ dans une autre. Bon an mal an, je gagnais presque pareil, mais je m'épargnais surtout ces dépenses somptuaires de déplacement.

C'était sans compter les caprices des médecins-chefs. Prenons juste l'exemple de la médecin-chef du lieu où je faisais un $\frac{3}{4}$ temps. Une semaine après m'avoir félicité sur mes prises en charges des enfants, vu qu'elle avait des retours positifs par les parents, voilà qu'elle me convoque dans son bureau pour me dire « : j'ai appris que vous ne faisiez pas des séances de $\frac{3}{4}$ d'heure... en ce cas, vous ne pouvez plus travailler avec nous ». C'était pile la veille de la fin de ma période d'essai. Elle pouvait me virer sans problème et sans indemnité, et je ne pouvais donc pas compter sur les allocations chômage. Elle a voulu cependant se montrer clémente non à mon égard, mais à l'égard des enfants, m'autorisant à finir les thérapies en cours. C'est là où j'ai cumulé les actes manqués qui donnaient raison à ses choix *a posteriori*. En soir en quittant le dispensaire où j'étais le dernier à partir, j'ai oublié de le fermer à clef... à plusieurs reprises, je me suis trompé en remplissant les papiers administratifs, laissant clairement voir que je ne faisais pas de séances de $\frac{3}{4}$ d'heure, alors qu'elle n'avait autorisé cette prolongation que sous cette condition.

Je n'ai jamais fait de séance courte. Mais à cette époque, j'étais cependant lacanien et je pratiquais la séance à durée dite variable. Toujours au moins 20 minutes, mais je pouvais faire durer $\frac{1}{2}$ heure, $\frac{3}{4}$ d'heure ou une heure.

C'est là où ça rejoint mon rêve et c'est pour ça que je vous ai raconté tout ça. Je me rends compte, longtemps après, que, puisqu'elle m'avait retiré sa confiance, j'en rajoutai

sur l'air de : « je ne suis pas un mec fiable ». C'est une drôle de fonction de l'appareil psychique, dont on pourrait penser, avec le premier Freud, qu'il était gouverné par le principe de plaisir.

Cet incident de parcours dans ma carrière m'avait laissé sur le carreau. Pendant 4 ans j'ai galéré à la recherche de n'importe quel boulot, acceptant tout, même quelques heures de vacances très loin, dans le médico-social, dans la formation permanente, et même dans la publicité. Sans indemnité, je n'avais pas d'autre solution. J'ai fait des kms en passant des entretiens d'embauche aux 4 coins de la France. Un vrai trauma. Une angoisse de tous les jours, ne sachant pas si j'allais avoir de quoi finir le mois, payer la pension de ma fille, mon loyer, etc. Pendant cette période, je rêvais fréquemment que j'avais retrouvé mon boulot à l'hôpital, où je bénéficiais du statut béni de fonctionnaire. Ça, oui, c'était le principe de plaisir, pas de mystère.

Et maintenant depuis 25 ans que je l'ai récupéré ce statut, depuis que je suis à l'abri, et tout à fait au confort dans mon poste actuel, apprécié du médecin chef, sans plus aucun problème, à deux ans de la retraite, voilà que je rêve ... que j'ai fait la même bêtise que trente ans auparavant : quitter l'hôpital. Et en plus, j'en rajoute : non seulement j'ai renoncé à mon statut de fonctionnaire, mais je travaille dans un domaine qui n'est pas le mien, sans sécurité, sans intérêt... qu'est-ce qui me prend ? à la rigueur, je peux comprendre mes actes manqués suivant immédiatement la sentence, mais 25 ans après ?

Je ne peux fournir que cette faible explication : ce licenciement a été un trauma de l'ordre d'un Réel, car le symbolique ne cesse pas de se casser les dents dessus. J'emploie ici les termes de Lacan, mais je pourrais tout aussi bien dire, dans le vocabulaire freudien : je fais jouer la pulsion de mort. Je fais du *fort-da*. En rajouter dans le malheur, c'est tenter de le conjurer en me faisant le responsable des coups du sort imputables aux autres. Je ne récupère ni du plaisir, ni du bonheur, mais un certain sentiment de maîtrise. J'écris « un certain », car il n'est justement pas certain du tout. Il est tout à fait branlant même, mais c'est tout ce que je peux faire. Je remets la situation en scène, en espérant que, par des rajouts, ça va me conférer une maîtrise a posteriori sur l'inéluctable. Qu'est-ce que la maîtrise ? Certes, le sentiment d'être le responsable de mon destin, même minable, au lieu d'être le jouet de ficelles tirées par d'autres. Mais c'est aussi forger de la représentation. Mettre en scène c'est, littéralement, faire monter sur scène le trauma, le revivre : c'est ce qu'on appelle une représentation, comme au théâtre. Comme si le trauma n'avait pas encore de trouvé sa place dans l'appareil psychique.

C'est là où cette explication pêche, car ce trauma est parfaitement représenté, situé, repéré. La preuve, je vous ai raconté la chose en détail et encore, j'ai résumé. Je vous l'ai racontée en détail, certes, pour ce qui est du trauma tel que je l'ai vécu dans la réalité de mon passé. Dans le rêve, j'ai tenté d'être aussi précis que possible, mais vous avez cependant remarqué que mon récit fourmillait d'imprécisions. Au départ, je n'arrive pas à décrire correctement cette ferme qui ne correspond pas à celle de la réalité. Puis, l'escalier me pose bien des difficultés. Ensuite dans la deuxième partie, je ne me rappelle qu'une seule des consignes du patron : lundi 17h, charcutier, pour les commandes. Le reste est inscrit, je le sais, je le vois, mais cela reste illisible à la surface de ma mémoire.

Dans la description de la ferme des parents de Marie-Christine, j'ai été surtout frappé par ce décalage très fortement ressenti entre cette impression de familier au moment de vivre le rêve et ce sentiment d'étrangeté au réveil, renforcé par l'incapacité à

décrire clairement tout le capharnaüm que je percevais dans cet obscur repli de ma mémoire.

Les deux parties du rêve se succédant sans transition, je suppose qu'il doit y avoir un rapport entre mon mariage et mon travail. Dans les deux cas, j'ai dû quitter une situation relativement confortable pour des aventures pour le moins aléatoires. Dans les deux cas, c'est sur injonction d'une femme. Dans les deux cas, trauma. Je ne saurais dire lequel était plus traumatique que l'autre, mais mon rêve me signale, dans les deux cas, quelque chose d'inscrit, mais non écrit, illisible.

J'en suis contraint à me rabattre sur ce qui est écrit au bord de ces zones floues.

Dans la première partie tout se passe comme si je n'avais pas divorcé depuis 36 ans, comme si j'avais un regret de cette période, comme si j'avais le désir de vivre encore avec ma femme. Si vous me demandez mon sentiment conscient, je vous jurerais les grands dieux que ce n'est absolument pas mon désir, non, non, en aucun cas. Plus qu'un désir, ce serait plutôt un regret, c'est-à-dire le désir de revivre le passé, non de vivre à nouveau la même chose au présent. J'entends par là le faire monter sur une scène, afin sans doute de trouver représentation à ce qui n'en a encore pas, qui n'est peut-être toujours pas dicible, lisible, écrivable. Mais alors quoi ? Je ne sais.

J'ai insisté sur l'escalier, je ne saurais dire pourquoi. Si ce n'est que, des rêves d'escaliers j'en ai fait beaucoup, à l'instar d'une foule de gens, et ça renvoie le plus souvent à l'amour physique. En effet, nous allons dormir de façon séparée, elle en bas moi en haut, avec le poêle qui va nous chauffer tous les deux : c'est une façon joliment voilée de parler de l'acte sexuel, moi dessus, elle dessous, avec le phallus entre nous deux pour nous réchauffer. Droit ou à vis, cela doit correspondre aux deux positions que le dit phallus est susceptible d'adopter.

Le reste indescriptible montre qu'à ce niveau-là, il y encore beaucoup de choses à dire, et peut-être bien des choses définitivement indicibles. Des choses inscrites peut-être bien dans un passé encore plus archaïques, renvoyant, par un léger déplacement de la censure non pas à ses parents, puisque nous habitons dans leur ferme, mais à mes parents, et à moi comme parent puisque l'idée de la famille de ma fille est contenue dans les deux types d'escalier. Il y aurait de l'Œdipe là-dessous, dans sa forme la plus sexuellement indicible, ça ne m'étonnerait pas.

Arrêtons-nous un peu sur l'autre élément écrit au bord de l'illisible : la consigne du charcutier à 17h. Pendant des années, 17h était l'heure de séance de la plus jolie de mes analysantes. Elle n'était pas facile, elle me menait la vie dure, mais sa beauté me la faisait accueillir chaque jour avec le sourire le plus suave. Elle aussi est interdite, comme mes parents, comme ex-femme, comme ma fille. On ne couche pas avec les analysantes, ni avec sa famille, ascendants et descendants compris. Le charcutier est une allusion à une présentation de malade de Lacan dont il parle dans son séminaire 3. Je viens de terminer un livre dans un chapitre duquel j'analyse à fond le récit qu'il nous propose de sa prestation. Celle-ci tourne autour d'une phrase de la patiente, dont il dit qu'elle lui a dit, disant qu'elle l'a dite à un monsieur rencontré dans un couloir, en rentrant chez elle. Cette phrase, c'est : « je viens de chez le charcutier », à quoi le monsieur aurait répondu : « truie ». Enfin, Lacan nous dit qu'elle lui a dit qu'après avoir dit ceci, il aurait répondu cela.

Dans mon écrit, je déplie les contradictions du texte, à partir de ce qui est dit. Je déploie aussi quelques hypothèses quant à ce qui n'est pas dit. En définitive, je ne suis pas tendre avec Lacan. Je ne vais pas refaire ici mon exégèse de ce texte. Je remarque surtout qu'il s'associe à mon analysante, à cause du 17h. Et que c'était bien Lacan qui la charcutait, la pauvre dame. Donc, moi aussi, j'aimerais bien charcuter ma jeune femme

de 17 h. Si je fais cela, bien entendu, je ne suis plus dans mon métier d'analyste, je deviens charcutier. C'est ça qui n'est pas écrit dans les autres instructions du patron. Je veux dire que j'ai autant envie de la sauter, comme toutes ces femmes de ma famille, que de la démembrer et m'en repaître pour me venger des affres par lesquelles elle me fait passer dans son analyse.

L'interdit : voilà le mot qui organise un pont de condensation entre ces femmes. Voilà qui explique les incroyables détours par lesquels passe la censure. Voilà sans doute pourquoi j'en rajoute dans le malheur : je sais inconsciemment que j'ai commis une faute et que je dois payer. Que je ne suis pas digne d'être analyste puisque je suis moi-même parti de l'endroit où j'exerçais. Le plus curieux c'est que, consciemment, je sais parfaitement que, dans la réalité, je ne suis coupable de rien du tout. Ni lorsque j'avais été viré de l'institution proche de Besançon, ni dans aucune de mes situations professionnelles, ni, bien entendu, dans mon travail d'analyste. Je suis simplement coupable de désirer.

Or, si le transfert me met dans cette situation de désirer, si ce sentiment de culpabilité me fait effacer des instructions, des descriptions des formes d'escaliers dans mes rêves, il est probable qu'il me fasse aussi gommer des éléments dans ce qu'on me raconte. Ce n'est pas que le désir soit nuisible. Au contraire, il mobilise ma libido et vraisemblablement mon écoute, puisque l'interdit m'empêche de songer au passage à l'acte. Et en effet, consciemment, je n'ignore pas ce qu'il en est de mon désir pour les analysants. Je n'ignore pas non plus, du fait de mon analyse, le désir que j'ai pour les personnes de ma famille, l'interdit remplissant là aussi sa fonction. Ce que je ne sais pas, c'est à quel point les deux sont corrélés.

Certains analystes disent se référer à la neutralité comme condition d'exercice de leur travail. Que l'on ne prenne pas la place de l'analysant, ça va de soi. Il est là pour parler de lui. Le principe fondamental serait plutôt l'absence absolue de jugement... négatif. Les jugements positifs sont nécessaires dans certains cas. Mais ce doit faire l'objet d'une autre discussion. Une fois cela posé, ça n'empêche pas le désir et, plus on se veut neutre, plus on refoule l'expression de son désir. Plus on se coupe l'accès à ce désir. Il n'y a qu'à voir ce que fait mon rêve, moi qui suis *a priori* au fait de ce désir et, qui plus est, ne condamne pas consciemment cette manifestation du sujet. On se coupe du chemin au désir de l'autre qui se nourrit de quoi ? Sinon de notre désir ? Il n'y a que dans cette réciprocité des désirs que le désir comme tel peut monter sur la scène de la représentation. Evidemment, il s'agit de trouver la bonne dose d'expression de ce désir, le plus souvent minimaliste, afin de ne pas entraver l'analysant dans son propre travail de découverte. Il le fera de manière optimale si l'analyste, analysant de son propre désir, l'aura précédé dans cette voie.

Les effacements de mon rêve m'empêchent de lire ce qui est écrit. Le mécanisme, je viens de le repérer. Pour le dire d'une façon plus claire, il s'agit de la manifestation de représentations contradictoires : les objets désirés ne doivent pas l'être. L'interdit censure. Certes, mais est-là tout ? J'ai énoncé au passage que mon trauma, le marital comme le professionnel avait été comme un Réel, c'est-à-dire un élément qui n'aurait jamais eu accès au symbolique. Or, je l'ai démenti aussitôt, repérant au contraire, que, concernant les événements de la réalité, tout avait été parfaitement symbolisé. Comment considérer, alors, les efforts de l'appareil psychique pour tenter de trouver une représentation ? Serait-ce que les représentations mises en mémoire à cause du trauma, auraient perdu leur statut symbolique, n'en gardant que la forme ? Serait-ce parce que le refoulement, mis en place par la contradiction, en me faisant voir des plages illisibles, me montrerait par la même occasion des rivages qui le seraient restés depuis le début,

Réel et non symboliques ? Et que ce serait le caractère Réel de ces derniers qui, profitant de l'accrochage à ces éléments refoulés, provoquerait le retour du travail du symbolique? Nous serions dans le cas de figure imaginé par Freud pour parler de l'accolage du refoulement proprement dit au refoulement originaire. Une liaison dont on peut se demander quelle est la force qui aspire l'autre, sachant que les inscriptions du refoulement originaire sont à jamais impossibles à transcrire en écritures.